

Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique

Université Mohamed Kheider – Biskra

Faculté des Lettres et des Langues

Département des Langues Etrangères

Filière de Français



***PARIS, ESPACE MYTHIQUE DANS LE ROMAN
NÉGRO-AFRICAIN : CAS D'UN NÈGRE Á PARIS DE
BERNARD BINLIN DADIÉ.***

Mémoire élaboré en vue de l'obtention du diplôme de MASTER

Option : Langues, Littératures Et Civilisation D'Expression Française

Sous la direction de :

M^{me}: Aziza Benzid

Présenté par :

Tewfik Meskouna

Année Universitaire :

2012 - 2013

DÉDICACE

A L'Eternel Dieu, mon secours;

A mes chers parents, mes êtres chers;

A ma chère épouse, ma destinée;

A mes bien-aimés Mustapha, Achouak, Manar et Manaf,

mes bénédictions : ils ont supporté toute mon absence et leur

patience mérite un hommage reconnaissant.

A toute ma famille, mes enseignants et mes amis ;

A vous tous, pour qui nous gardons une dette morale ;

Ce mémoire est dédié.

REMERCIEMENTS

Nous exprimons notre profonde gratitude à toute personne qui, de près ou de loin, a contribué à la réalisation de ce travail.

*Nos remerciements s'adressent plus particulièrement à **Mme AZIZA BENZIO**, qui a bien accepté de diriger ce mémoire.*

Ses remarques, ses précieux conseils et ses corrections nous ont été d'une grande utilité.

Et, nous lui savons franchement gré pour ses permanents contacts.

*Nous lui disons « **Merci** ».*

*Nous aimerions témoigner notre gratitude aux **enseignants** de la Faculté des Lettres et des Langues Mohamed Kheider de Biskra qui ont assuré notre formation universitaire pour les conseils prodigués depuis la première année académique, sans lesquels ce travail n'aurait pas abouti à sa fin.*

*Nous remercions particulièrement Mr **HAMMOUDA Mounir**, Mr **GUERID Khaled**, Mme. **GUETTAFI Sihem**, Mme **DJEROU Dounia**, Mme **ZERARI Sihem**,... pour leur soutien et leurs conseils inestimables.*

Sont à remercier également toute ma famille, mes amis surtout

*Mr **ABDELKADER BENADEL**,*

Kamel OUALI, Boubakeur CHETITEH, Aïssa BRAHIMI, Mustapha LATRACHE,

Mustapha CHOUGARA, mon ancien directeur Brahim EL OMRJ et surtout

Hadj Abdelkader OTMANI, Nourdinne SLIMANI et Mustapha SAÏDI

et tous mes ÉLÈVES de Moussa Ibn Noussair de Bou-Saada ...

pour leur contribution morale durant tout le parcours de mes études,

puissent-ils être assurés que chacun de leur nom est présent dans mon esprit.

*Que les camarades de classe de **la promotion 2008/2009** trouvent eux aussi nos remerciements les plus distingués pour leur assistance et fraternité au cours de notre formation universitaire notamment.*

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION GÉNÉRALE	7
CHAPITRE I: Les caractéristiques de l'image de Paris chez les romanciers africains	
I.1- Image fournie par la culture coloniale	12
1. L'influence de l'école coloniale	13
2. L'apport des lectures et du cinéma.....	15
3. La présence du colon.....	16
I.2- Images embellies de Paris rêvé	17
1. Paris, capitale culturelle des africains.....	18
2. Paris, ville universelle et ville des égalité.....	21
3. Paris, lieu des aventures sentimentales.....	23
I.3- Transformation de cette image: Le Paris réel	24
1. Le regard périphérique du colonisé.....	24
2. L'ethnologie à rebours.....	29
3. La mise en scène de l'altérité de l'étranger	30
CHAPITRE II- La particularité de la description de Paris dans l'œuvre de Bernard Dadié.	
II.1- La description des personnes	35
1. Les Parisiens.....	35

2. Le Parisien.....	37
3. La Parisienne.....	39
4. Les gens de la rue.....	41
II.2- La description des éléments urbains	44
1. Le métro.....	44
2. La ville et les maisons.....	46
3. Les drapeaux: signe de fête	47
II.3- Les autres éléments	48
1. Le souci de l'économie.....	48
2. Les champs.....	49
3. La circulation.....	49
CONCLUSION GÉNÉRALE	52
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES	55

La création littéraire ne peut se faire sans un cadre spatial où se déroulent les scènes et les actions développées par l'auteur. De fait, l'espace littéraire est un élément essentiel qui «*contribue à produire un effet de réel, nécessaire à la production de sens*»¹: ainsi, le choix d'un lieu plutôt qu'un autre est loin d'être innocent.

L'espace, outre le fait qu'il sert de référence au réel, peut être utilisé comme un artifice ou un moyen servant à la production du discours littéraire à l'intérieur de l'œuvre.

Notre intérêt pour l'espace vient du fait que c'est un élément qui est très présent dans les œuvres littéraires africaines d'expression française, notamment chez Bernard Binlin Dadié, auteur qui sera au centre de notre étude. Écrivain et homme politique, né à Assinie (Côte d'Ivoire) en 1916, il est l'homme complet des lettres françaises du côté de l'Afrique. Il a un horizon très élargi grâce surtout à son ouverture d'esprit, il était tour à tour instituteur, attaché de recherche à l'I.F.A.N.², commis d'administration, directeur des Beaux-arts et de la Recherche et ministre de la Culture ...Et, en tant qu'écrivain, il a tenté sa chance dans tous les genres poésie, contes, récits, nouvelles et pièces de théâtre.

Cet auteur francophone, originaire d'Afrique noire et ayant écrit durant la période coloniale, a publié des œuvres se déroulant chacune dans un lieu différent: Paris, dans *Un Nègre à Paris* (1959), New York, dans *Patron de New York* (1956) et Rome, dans *La ville où nul ne meurt* (1968).

L'espace qui nous intéresse dans notre étude est celui de Paris, dans *Un Nègre à Paris*, Dans cette œuvre, il s'agit de la description de Paris par

¹ DURY, Juliette-Vion *L'écrivain auteur de sa ville*, Collection Espaces Humains, Limoges, 2001

² L'Institut fondamental d'Afrique noire (IFAN) de Dakar (Sénégal) a succédé en 1966 à l'Institut français d'Afrique noire, tout en conservant le même sigle.

un personnage (le narrateur Tanohé Bertin) qui effectue un voyage de deux semaines dans cette ville, durant l'été de l'année 1956 et qui en rend compte, par lettre, à un de ses amis, resté au pays (la Côte-d'Ivoire).

Au fait, Paris fait rêver les romanciers africains de l'époque coloniale. Sa grandeur, sa beauté, sa renommée et son aspect citadin tranchent avec l'univers rural limité et très souvent décrit dans leurs romans car, Paris symbolise une promesse de vie meilleure en étant un lieu privilégié de présence et d'épanouissement des auteurs africains francophone. La capitale française concentre à la fois leur envie d'exil et leur aspiration vers un horizon meilleur, lointain.

Le choix de ce thème, l'importance de l'espace dans l'œuvre littéraire, a été motivé par plusieurs raisons: d'abord, notre goût pour la production littéraire d'Afrique Noire d'expression française, ensuite, notre prédilection pour Bernard Dadié, ce romancier ivoirien très connu et classé parmi les grands auteurs africains de la première génération et dont l'intérêt pour le discours littéraire sur l'espace a retenu notre attention, enfin, la place importante de la ville de Paris dans les œuvres littéraires africaines; sa représentation ayant maintenue, à travers les époques, une tension constante entre la fiction et la réalité.

C'est pourquoi, nous nous proposons d'étudier, dans ce travail intitulé *Paris, espace mythique dans le roman négro-africain*, la représentation de cette ville, dans *Un nègre à Paris* de Bernard Dadié.

Ce qui nous amène à poser la problématique suivante:

La description de Paris qui a été faite par ce romancier lui permet-elle d'avoir un regard différent de celui qu'avaient d'autres auteurs africains sur cette ville?

Tout au long de notre étude, nous essayerons de confirmer ou d'infirmar les deux hypothèses suivantes:

- ✓ Les auteurs africains se feraient de la ville de Paris une image assez positive.
- ✓ Paris serait décrite par contre, par Bernard Dadié, de manière très particulière; avec un certain réalisme objectif mais aussi avec un sens très critique.

Notre objectif est de montrer que l'espace peut être le support d'une série de commentaires, de réflexions de la part de l'auteur sur les conditions présentes dans la situation coloniale qui est le cadre historique dans lequel se déroule le voyage de ce narrateur Noir, Tanohé Bertin à Paris.

Pour la réalisation de notre travail de recherche, nous avons opté pour l'approche géocritique qui accorde un grand intérêt à l'étude des lieux décrits dans le texte littéraire et une approche sociocritique pour rendre compte du regard de la société africaine sur Paris. Ainsi qu'une méthode analytique basée sur le roman lui-même.

Nous avons structuré notre travail en deux chapitres:

Le premier chapitre s'intitule: Les caractéristiques de l'image de Paris chez les romanciers africains. Nous montrerons d'abord comment le mythe de Paris se construit dans l'imaginaire des écrivains africains puis comment s'opère la déconstruction de ce mythe chez certains auteurs.

La particularité de la description de Paris dans l'œuvre de Bernard Dadié est le deuxième chapitre dans lequel nous présenterons différents éléments décrits tout en essayant de montrer les intentions de l'auteur à

travers ces descriptions. Intentions qui vont dans le sens de la déconstruction du mythe de Paris.

Ce travail devrait donc permettre de mettre en évidence non seulement l'existence du mythe de Paris chez les intellectuels et les écrivains africains; mythe qui véhicule une image embellie de cette ville, mais devrait permettre aussi d'analyser l'œuvre de Bernard Dadié *Un Nègre à Paris* en mettant en lumière la description particulière qui est faite de cette capitale. Description qui va tendre vers la déconstruction de cette image.

CHAPITRE I-

CARACTÉRISTIQUES DE L'IMAGE

DE PARIS CHEZ LES ROMANCIERS

AFRICAINS

Durant l'époque coloniale, le rayonnement culturel de la France, dans le monde et en Afrique notamment, était tel que s'est développé dans l'imaginaire des intellectuels et des écrivains africains un mythe en relation avec la ville de Paris. Ce mythe véhiculait des éléments divers qui faisaient de la France et de Paris en particulier des lieux importants et prestigieux.

Cette capitale était un espace fortement influent et attractif car c'était le lieu d'existence de tout ce qui constituait et représentait la civilisation française: la langue, la littérature, l'enseignement, les arts...

Il y avait donc, dans cet imaginaire africain, et cela apparaissait dans les écrits littéraires africains d'expression française, la présence d'une image et d'une représentation fortement embellies de cette culture et de cette civilisation occidentale. Cette image se construisait en Afrique même, au contact de la présence coloniale, mais aussi et surtout à Paris, puisque le cœur de la métropole française était depuis longtemps le lieu des libertés.

La littérature africaine d'expression française a véhiculé cette image mais peu à peu, certains écrivains, vont se démarquer de manière plus ou moins forte, en essayant de se détacher, de s'éloigner de ce mythe de Paris.

Parmi les écrivains qui iront assez loin dans cette entreprise de distanciation par rapport à ce mythe, figure l'écrivain ivoirien, Bernard Dadié, notamment dans son roman intitulé *Un Nègre à Paris*.

I.1- Image fournie par la culture coloniale

Les africains en général et les écrivains en particulier ont de la métropole française et de sa capitale une image assez positive ; cette

image a été façonnée par des éléments divers : l'école, la littérature, les cartes postales...

1. L'influence de l'école coloniale

L'école coloniale a joué un rôle important dans la formation des intellectuels africains. La séduction exercée par la propagande de cette école était telle que le séjour à Paris représentait pour le jeune africain un véritable rite de passage, comme c'est le cas pour notre héros, Tanhoé Bertin, mais, cette école avait pour mission de former les autochtones, sans leur donner toutefois les moyens de devenir de *vrais intellectuels*, dans *L'Odyssée de Mongou* de Samy Pierre Macfoy, l'administrateur colonial envoyé par Paris en Afrique, s'adresse à l'instituteur blanc de l'école du village fraîchement débarqué en Afrique en ces termes :

« Je ne vous demande pas de faire de ces nègres des savants. Ne nous empoisonnez pas l'existence avec une nouvelle classe de lettrés prétentieux et vantards. (...) Il me faut des auxiliaires, des gens qui servent d'intermédiaires entre nous et les populations. Apprenez-leur des choses empruntées à la vie. Pas de grandes théories, surtout pas de philosophie »¹

Malgré cela, l'influence de cette école reste grande car c'était pratiquement la seule source de savoir. Les programmes qui étaient dispensés étaient conçus à Paris mais différaient de ceux de la métropole ; ils intégraient des notions en relation avec la grandeur de la civilisation française mais tout en négligeant les spécificités africaines. D'autre part, le contenu des enseignements dispensés à l'école coloniale incitait aussi à une découverte à distance de Paris. Nous savons que cette école a été mise en œuvre pour imposer des conditions de civilisations aux africains et que ses programmes accordaient beaucoup de place à l'histoire et la géographie de la France et de l'Europe au détriment de celles locales, le plus souvent, c'est la culture générale française qui est enseignée et évaluée.

¹ MACFOY, Samy Pierre, *Odyssée de Mongou*, Sépia, France, 2006, P.33.

L'écrivain de notre corpus *Un Nègre à Paris*, Bernard Dadié, a par exemple fréquenté l'école coloniale. En 1934, pour la première fois de son existence, Il quitte le sol de la Côte d'Ivoire. Il prend le bateau, ce n'est plus une simple chaloupe comme pour se rendre à Bingerville . « *Enfin, il était sur un simple bateau* »². Car l'École Normale William Ponty³ est au Sénégal, à Gorée⁴. L'élève Dadié défend haut les couleurs de la Côte d'Ivoire puisqu'il termine sa formation, en 1936, 3^{ème} de sa classe avec une moyenne forte honorable de 13,494.

Bernard Dadié acquiert à Dakar pendant ces deux années les outils intellectuels qui vont lui faire prendre conscience de l'étroitesse de sa condition, de sa situation d'*évolué*, c'est-à-dire d'intermédiaire, entre l'indigène qu'il n'est plus complètement et le colonisateur qu'il ne sera jamais. Tout ceci nous semble parfaitement transparent dans ce passage de *Climbié* que nous citons, pour cette raison, dans son intégralité :

« Climbié lisait les journaux de toutes tendances, discutait politique avec certains leaders, avec quelques jeunes administrateurs des colonies envoyés par le Front Populaire⁵ pour servir la nouvelle politique ? Ces jeunes fonctionnaires lui parlaient de Karl Marx, d'Engels, de Dialectiques, de Matérialisme scientifique. Il les écoutait. A vrai dire, il comprenait mal toutes ces histoires ? Force lui était de consulter le dictionnaire. A Ponty aucun de ces problèmes n'avait été étudié. Ces noms on les ignorait. La philosophie, la sociologie, l'instruction civique ? Hors programme. Seul l'enseignement primaire supérieur lui avait été dispensé en vue de sa tâche de fonctionnaire. On lui avait tout de même mis entre les mains un outil, un instrument ; à lui d'en faire savoir tirer profit. »⁶

² DADIÉ, Bernard, *Climbié*, HEB, Paris, 1984, P.174.

³ Elle a formé – avant l'ère des indépendances –, la plupart des instituteurs, médecins et cadres d'Afrique de l'Ouest, dont de nombreux ministres et chefs d'État ou de gouvernement, tels que Félix Houphouët-Boigny, Modibo Keita, Hubert Maga, Hamani Diori, Sylvanus Olympio, Mamadou Dia ou Abdoulaye Wade. Plus de 2 000 élèves, surnommés « Pontins », en sont issus.

⁴ L'Île de Gorée ou Gorée est à la fois une île de l'océan Atlantique nord située dans la baie de Dakar (Sénégal) et l'une des 19 communes d'arrondissement de la capitale. C'est un lieu symbole de la mémoire de la traite négrière en Afrique, il est distingué à ce titre par l'UNESCO.

⁵ Le Front Populaire est une coalition de partis de gauche qui gouverna la France de 1936 à 1938. Il réunissait les trois principaux partis de la gauche, la SFIO, le Parti radical-socialiste et le Parti communiste (qui soutenait les deux premiers sans participer directement au gouvernement), mais également toute une nébuleuse d'autres mouvements.

⁶ Ibid.P.182.

Donc ses lectures, ces rencontres, ces discussions vont l'amener vers une remise en cause de l'ordre établi, car il acquiert les instruments nécessaires à l'analyse de sa situation. C'est à ce moment que nous estimons qu'il y a glissement de l'évolué vers celui qui va devenir un opposant. Au fur et à mesure qu'il progresse dans la connaissance politique, sa condition lui paraît de plus en plus insupportable.

L'enseignement suivi va doter ces élèves d'une certaine culture générale qui sera complétée par d'autres sources d'information comme la littérature, la presse et toutes les images véhiculées par les films.

2. L'apport des lectures et du cinéma

Les écrivains africains ont pu avoir une idée de la France et de Paris grâce notamment à la littérature, aux articles de presse, aux cartes postales et au cinéma.

Le héros de *Un Nègre à Paris* Tanhoé Bertin, cite les titres de films vus ou d'histoires lues : « ...*Paris des Trois Mousquetaires, de Fanfan la Tulipe, des violettes Impériales, Paris de « Tchale », Charlie Chaplin !* » (P.8).

Avant son voyage, le narrateur reconnaît toutefois les limites de ces images : « *Je vais cesser de contempler le Paris des cartes postales et des écrans, le Paris qu'on me choisit selon l'humeur du jour. (...)* » (P.9).

Par ailleurs, ce héros est un habitué de la presse : « *On trouve à Dakar des journaux de toutes les tendances, et je pense, en regardant l'Humanité, à l'histoire ahurissante...* » (P.12)

De plus, l'auteur déploie, tout au long de l'œuvre, son immense savoir dans différents domaines tels que l'histoire, la philosophie, la religion ou la

politique : « *Ces hommes qui aiment beaucoup le café-filtre manière élégante de perdre du temps(...) auraient pour ancêtres des Wisigoths, des Alamans, des Burgondes, des Goths, des Francs...* » (P.30)

En parlant des curés, il dit « *Divisés en plusieurs sectes, Feuillants, Capucins, Trappistes, Jésuites, Templiers, Cisterciens, Dominicains, Sulpiciens, etc.* » (P.70)

Cela montre que certains africains ont une connaissance assez approfondie de la France et de sa civilisation ; ces savoirs emmagasinés alimenteront le désir d'aller voir Paris de plus près. Cette envie d'aller voir Paris existe chez beaucoup d'écrivains et d'intellectuels, d'autant qu'ils ont déjà, près d'eux les signes du développement occidental par le biais de la présence des colons en Afrique.

3. La présence du colon

Il faut rappeler que l'image du colon dans la littérature africaine ne commence pas à l'époque coloniale. Elle est déjà présente dans la littérature orale. Et même bien avant. Selon Michèle Dacher, l'image du colon est déjà présente dans la littérature orale africaine, notamment à la fin du XVIIIe jusqu'au début du XIXe siècle. Selon elle :

« Les traditions orales témoignent de l'apparition des blancs sous forme de mythes génétiques et de prophéties. Les premiers mythes rendent compte des différences visibles entre les races par un accident ou par l'arbitraire divin, sans instituer encore de hiérarchies entre elles. »⁷

Dans ce roman, la vision fantasmatique de la France et de Paris commence par l'évocation du Blanc présent en Afrique. Fortement installé dans ses colonies, le Blanc construit des villes, des ponts ... qui suscitent

⁷ DACHER, Michèle, *Les Blancs vus par les Africains*, Lausanne, Favre, 1998, P. 213.

l'admiration, qui sont les signes de la réussite à laquelle veulent aspirer les autochtones :

« A côté des buildings, bâtisses modernes, visage futur de Dakar, demeurent encore des petites villas coquettes bâties pour un ou deux ménages et possédant cour et jardin. Et j'écoute les bruits et je suis le réveil de cette capitale en évolution, image de notre propre évolution(...).Et tout semble crier progrès ! Progrès ! » (P.12)

Nous voyons donc bien que les autochtones, au contact des colons et sans avoir jamais été sur place, ont pu se forger une idée de la France et surtout de Paris.

Le mythe de Paris habite l'esprit de beaucoup d'intellectuels en y installant une vision onirique, très embellie de cette capitale. Cette ville, va faire rêver les africains, va leur donner l'envie de s'y rendre : *« J'ai un billet pour Paris, oui, Paris ! Paris dont nous avons toujours tant parlé, tant rêvé. »* (P.1). C'est en partie pour ces raisons que Paris abrite une présence Noire, humaine et culturelle.

Nous apercevons bien à travers ces exemples que le colon et tout ce qui le concerne font rêver notre auteur autant que peuvent le faire les images de cinéma et celles issues des lectures et des cartes postales.

1.2- Images embellies de Paris rêvé

La capitale française est une ville qui a été très attractive dans la mesure où elle était un immense espace dans lequel se sont brassés les hommes et les cultures de divers horizons ; Elle a occupé une place centrale dans la vie intellectuelle, culturelle et artistique.

1. *Paris, capitale culturelle des africains*

De tous temps, Paris a été un carrefour et un creuset des cultures du monde entier. Sa richesse culturelle est l'une des qualités qui a toujours été mise en avant pour glorifier les mérites de la capitale française.

Pour Lilyan Kesteloot :

« La capitale française semble avoir été le creuset où se forgèrent les idées d'une élite de couleur qui allait, non seulement fournir des cadres directeurs des nouveaux Etats africains, mais encore jeter les bases de véritables mouvements culturels distincts de ceux de la métropole. »⁸

C'est donc naturellement que l'Afrique se trouve représentée dans cette pluralité culturelle. L'art nègre fait son apparition au début du XX^{ème} siècle dans la capitale française ; des représentations de cet art et des expositions commencent à s'organiser : le public découvre par exemple les statuaires, les masques et les gris-gris.

Paris devient donc un lieu de rencontre important des noirs venus de tous les horizons, chacun venant avec une partie de sa culture. D'ailleurs, les opportunités culturelles et les lieux de rencontre sont assez nombreux et apparaissent dans diverses œuvres littéraires.

L'exposition coloniale⁹ était organisée assez souvent durant la période coloniale ; elle servait de lieu d'exposition à l'art nègre et permettait aux artistes africains de venir exhiber leur talent.

Cette manifestation se déroulait à la grande avenue des colonies françaises. Elle est décrite par le narrateur Tanhoé Bertin, d'*Un Nègre à Paris*, comme étant le rassemblement culturel parisien de l'art des colonies

⁸ KESTELOOT, Lilyan , *Histoire de la Littérature Nègre Africaine*, Khathala , Paris, 1986, Page 9.

⁹ Les expositions coloniales furent organisées au XIX^e siècle et dans la première moitié du XX^e siècle dans les pays européens. Elles avaient pour but de montrer aux habitants de la Métropole les différentes facettes des colonies. Les expositions coloniales donnaient lieu à des reconstitutions spectaculaires des environnements naturels et des monuments d'Afrique, d'Asie ou d'Océanie.

françaises. Il y reconnaît le stand de l'A.O.F¹⁰ où sont exposés divers objets d'art :

« Il atteignit l'A.O.F composé d'un groupement de bâtiments ocres styles Tombouctou-Dienné ; tout autour, des cases, de vraies cases ; les tirailleurs ouest-africains, chéchia écarlate, armes au pied, contrastaient avec la pâleur des visages et les toilettes claires [...] En face du pavillon du Soudan, voici accroupie sur des nattes une sonraïe. La finesse des traits, le cuivre de son teint, l'ardeur de son regard, trahissaient une ascendance touareg ; la longueur de son port de col, une demi-origine soudanaise. Le foulard marron et bleu, noué autour des cheveux, la mosaïque multicolores des perles qui ceignaient son front, ses lourds bracelets d'ébène incrustés d'argent, le boubou de soie jade qui la drapait faisaient étrange, malgré le décor d'alentour dans la foule de blanches où la couleur était détrônée par la nuance, l'ampleur et la majesté des formes par la minceur du volume et la netteté de la ligne » (P.122) .

L'Exposition coloniale devait provoquer chez le visiteur l'illusion d'un voyage dans le monde colonial. Pensant s'adresser aux lecteurs de Jules Verne, elle leur promettait *«le tour du monde en quatre jours»*, voire en une journée. Des affiches publicitaires disaient: *«Pourquoi aller en Tunisie, en Sénégal.. quand vous pouvez les visiter aux portes de Paris ?»*. C'est autour du lac Daumesnil que le visiteur était invité au voyage planétaire. Sans effort, comme dans des *dioramas*¹¹, il pourrait glisser d'une colonie à l'autre. Il irait d'un palais marocain à la rue d'un village soudanais, il pourrait entrer dans la grande mosquée de Djenné avant de gravir la chaussée monumentale du temple khmer d'Angkor Vat.

Plusieurs pavillons dits de style local furent de libres interprétations, non des reconstitutions fidèles. Ainsi le bizarre et beau palais rouge de Madagascar fut flanqué d'une surprenante tour surmontée de têtes de

¹⁰ L'Afrique-Occidentale française (AOF) était une fédération groupant, entre 1895 et 1958, huit colonies françaises d'Afrique de l'Ouest, avec l'objectif de coordonner, sous une même autorité, la colonisation française sur le continent africain. Constituée en plusieurs étapes, elle réunit à terme la Mauritanie, le Sénégal, le Soudan français (devenu Mali), la Guinée, la Côte d'Ivoire, le Niger, la Haute-Volta (devenue Burkina Faso) et le Dahomey (devenu Bénin), soit près de 25 millions de personnes au moment de sa dissolution.

¹¹ Le diorama est un système de présentation par mise en situation ou mise en scène d'un modèle d'exposition (un personnage historique, fictif, un animal disparu ou encore vivant à notre ère...), le faisant apparaître dans son environnement habituel.

bœufs. Le pavillon du Cameroun prétendait amplifier la hutte des Bamoums, mais il s'imposait surtout par la réussite d'un décor géométrique original.

Du côté des écrivains, la réflexion sur l'Exposition coloniale fut courte, rarement critique, généralement indifférente à l'œuvre républicaine.

À Paul Valéry, il semblait que :

*«L'Exposition magnifiquement organisée avait produit une impression considérable dans le pays [...] Le plus grand nombre des Français n'avaient de leurs colonies qu'une idée vague sinon toute fausse, où il entrait de l'indifférence sinon quelque sentiment assez peu favorable. L'Exposition a mis la nation en présence de son œuvre. Elle lui a fait concevoir sa puissance et ses responsabilités».*¹²

Léon Blum se montra plus incisif; il aurait voulu *«moins de festivités et de discours et plus d'intelligence humaine»*¹³.

Les africains avaient ainsi l'occasion d'exposer leur culture mais la capitale française leur offrait aussi des occasions pour se divertir et continuer à se rencontrer.

Dans le cadre de leur vie parisienne, les jeunes africains se rendaient dans des salles de spectacles. L'un de ces lieux de divertissement s'appelle *La Cabane Cubaine*¹⁴ : *La Cabane Cubaine* est un lieu de rendez-vous des noirs. Dans ce lieu, il ya le regroupement des noirs de diverses origines ; cela montre non seulement l'existence d'une pluralité culturelle mais aussi le besoin pour ces gens exilés de vivre en communauté : Il y vient des Américains qui se distinguent à leur look, des Sénégalais *« reconnaissables à leurs teints toujours très foncés : jais, goudron, cacao ; à leur port de tête altier, à leur assurance dans le geste »*, (P 170).

¹² AGERON, Charles-Robert, *L'Exposition coloniale de 1931 : Mythe républicain ou mythe impérial ? PDF.*

¹³ Ibid.

¹⁴ C'est un bar-dancing de la rue Fontaine à Paris, prisé par les africains.

Cette diversité culturelle existe aussi dans les établissements chargés de réunir les réalisations artistiques des africains. Aussi, la capitale française regroupe un nombre important d'objets d'art venus de toute l'Afrique et placés dans les musées. Cela montre bien que Paris est un lieu privilégié de conservation de tous ces trésors. Cette ville, qui est un espace culturel vaste, offre aux visiteurs la variété des cultures africaines et permet donc à ce continent d'affirmer sa sensibilité artistique.

Dans le roman, *Kocoumbo, l'étudiant noir*, d'Aké Loà Gérard, par exemple, le narrateur décrit son amour pour la culture, qu'il découvre lors d'un concert de piano auquel ses hôtes (les Brigaud) assistent. Il s'emploie à son tour à faire accepter sa culture aux autres :

« On respectait ses petites manies. Sur le mur de sa chambre il avait suspendu un masque africain, symbole de sa terre. Ce masque avait quatre yeux, d'immenses oreilles rondes et une trompe d'éléphant - pour exprimer la puissance, l'intelligence et la sensibilité. A l'une des oreilles il avait suspendu un chapelet, à l'autre un œuf. L'Afrique doit allier sa culture ancestrale à la culture française, méditait-il à longueur de journée quand il ne médissait pas. »¹⁵

En plus de la vie artistique, Paris s'offre aussi comme étant une ville universelle et une garante des libertés individuelles.

2. Paris, ville universelle, ville des libertés et des égalités

Dans la littérature africaine et dans le roman de Dadié en particulier, cette ville est représentée comme étant un espace important et universel car c'est le lieu des libertés. Elle attire par son caractère universel et par l'esprit de liberté qui y règne. Pour Tanhoé Bertin, « *on peut vivre à Paris comme on veut.* » (P.99)

Cette qualité est aussi illustrée dans le passage suivant : « *De toutes les métropoles, Paris, par son extrême sensibilité, son passé illustre, doit*

¹⁵ GÉRARD, Aké Loba, *Kocoumbo, l'étudiant noir*, Flammarion, USA, 1960, P.198.

être la plus humaine (...). Paris serait la dernière capitale à mettre des fers à d'autres hommes. » (P.192)

C'est aussi un endroit où l'on peut se libérer des carcans qui existent en Afrique : *« A Paris, l'homme retrouve sa valeur et il en prend conscience » (P.51)*

De plus, grâce à cette vocation d'être la ville des droits de l'homme et des libertés individuelles, il y a comme une mission qui est assignée à Paris, celle de guider les peuples africains tout en étant un lieu de refuge, un lieu d'exil:

« On ne peut venir de cette ville sans être une torche dans les ténèbres qui régnaient chez nous. Et par chaque touriste, Paris continue sa mission, celle d'éclairer le monde, de traquer les injustices, de sortir l'homme des servitudes avilissantes, de toutes les griffes. Paris ainsi par sa vocation, accueille tous ceux qu'on déshérite de par le monde. » (P.121)

Par ailleurs, le caractère égalitaire de cette ville est bien mis en valeur et est présent dans l'œuvre notamment à travers la description de l'un des monuments visités :

« Bien qu'il marchât sans se presser, en savourant de tous ses yeux ce Paris aux mille paysages, il fut bientôt devant la statue de la République. (...) Aujourd'hui, cette statue le subjuguait car elle représentait la grande Révolution française, le fondement de l'égalité entre les hommes » (P.94)

Enfin, le caractère universel de cette ville est représenté par la devise suivante :

*« Cet honneur est contenu dans la fière devise *Fluctuat Nec Mergitur* (Il flotte sans être submergé). C'est du latin. Et nous touchons à l'universalisme du parisien qui, pour donner l'exemple, n'hésite pas à adopter des mots étrangers : *Football, Strip-tease, Wagon...* Il y a même une place de l'Europe à laquelle aboutit une artère portant le nom de chacune des capitales du continent » (P.187)*

Cette universalité, ce caractère cosmopolite et cette soif de liberté sont un terrain fertile pour les rencontres en général et pour les aventures sentimentales en particulier.

3. Paris, lieu des aventures sentimentales

Cette ville se présente comme l'endroit où la liberté d'aimer a tous ses droits. Tanhoé Bertin, comme d'autres héros de romans succombe à la tentation de l'aventure sentimentale :

« Il est temps que je parte de ce pays. Cessant d'être l'observateur impartial, je risque de me creuser un lit, de ne plus rien sentir. J'ai surtout peur d'être pris dans le tourbillon, dans l'engrenage. (...) Je n'ai pas encore d'amie. Je souhaite en avoir une rapidement ; peut-être oserai-je l'embrasser en pleine rue, à la parisienne. Je pourrai alors me prétendre me débarrassé de tout préjugé, de tout complexe, donc réellement libre. » (P.106)

C'est le cas aussi par exemple de Fara et Jacqueline dans *Mirage à Paris* d'Ousmane Socé Diop; la liaison amoureuse entre ces deux personnages est forte ; *« Le premier baiser de l'aimée, suave comme un fruit d'automne flamboyant comme le lever d'un soleil de bonheur, odorant comme une émanation d'âme, immense comme une félicité ! »¹⁶*

L'amour d'une femme et l'amour de Paris finissent parfois par se confondre :

« Dans ce qui me retient, il y a, sans doute aussi, le charme puissant de la Capitale. J'aime sa vie et ses plaisirs. Sans vous, sans Paris, mon cœur perdra sa force et sa jeunesse. Il me faut désormais, les perspectives vertigineuses de la capitale, sa féerie multicolore des soirs des spectacles, sa vie trépidante »¹⁷

Ce qui est arrivé à ces personnages arrive aussi à Kocoumbo et Denise dans *Kocoumbo, l'étudiant noir* de Loba Aké Gérard: *« Il s'attachait à elle sans le savoir, et elle l'aimait plus qu'elle ne l'aurait*

¹⁶ DIOP, Socé Ousmane, *Mirages de Paris*, Nouvelles Éditions latines, Paris, 1977, P.86.

¹⁷ Ibid. P.72.

supposé. Exception faite des questions de doctrine, les deux jeunes gens s'entendaient bien...»¹⁸

Nous voyons donc que Paris exerce sur les voyageurs africains une fascination certaine et les conduit fatalement à rechercher les aventures sentimentales.

En conclusion, il est possible de dire que le mythe de Paris existe réellement dans l'imaginaire africain et il se trouve représenté dans les œuvres littéraires. Ce mythe parisien trouve son point de départ en Afrique même au contact du colon, où il commence à s'élaborer grâce notamment à l'influence de l'école, aux diverses lectures... puis continue à se développer dans l'imagination grâce au rêve d'aller un jour là bas.

I.3- Transformation de cette image

Dans l'œuvre de Bernard Dadié, et contrairement à d'autres œuvres africaines, nous allons découvrir un nouveau regard sur la capitale française. Cet auteur partagera certes avec les autres écrivains une grande admiration pour Paris, mais il se démarquera en essayant de montrer que la nécessité d'avoir sa propre identité africaine impose d'avoir un regard critique, personnel sur cette ville.

1. Le regard périphérique du colonisé

Parce qu'elle n'avait pas d'autres repères que ceux de la littérature française, la littérature africaine francophone, du moins celle du début du XX^e siècle, a énormément puisé dans le réservoir de celle de la métropole ; tant dans la forme que dans les thèmes. Sur certains sujets (récits de voyages, description de la nature, la représentation des villes comme

¹⁸ GÉRARD, Aké Loba, Op. Cit, P.248.

Paris...) des auteurs africains se sont appliqués à produire des ouvrages tout à fait similaires à ceux de leurs collègues de métropole.

D'autres par contre ont choisi d'innover et, parfois de se différencier, en apportant un regard nouveau, que la critique a qualifié de *regard périphérique*¹⁹. C'est Katharina Städtler²⁰ qui développe le mieux ce concept de *regard périphérique*, au sujet de l'approche des écrivains d'Afrique noire francophone. Pour elle, face à un sujet donné, (Paris en l'occurrence), la vision des écrivains venus d'ailleurs diffère forcément de celle des auteurs de la métropole, car, même s'ils ont la même langue en usage, ils n'ont pas souvent la même perception du sujet, encore moins le même rapport à ce sujet.

D'après certains critiques littéraires, *Un Nègre à Paris* est une contribution exotique à la littérature sur Paris car il vient de la *Périphérie*. Par cette expression, il désigne le lieu de production littéraire le plus éloigné du centre (la France).

Ainsi, Bernard Dadié est considéré comme un *auteur périphérique*. Il est possesseur d'une éducation scolaire et académique française, mais a aussi en même temps une culture d'ailleurs, d'Afrique en l'occurrence, qui lui fait avoir une double appartenance culturelle. Dès lors, le français, n'a pas toujours le même sens chez cet auteur, chez le parisien et chez des écrivains comme Hugo et Aragon.

¹⁹ STÄDTLER, Katharina, *Regards africains sur la ville de Paris*, [www.arts.uwa.edu.au/Mots Pluriels](http://www.arts.uwa.edu.au/Mots_Pluriels), consulté le 11 Janvier 2013. Heure : 22 :00'

²⁰ Dr STÄDTLER Katharina a étudié l'allemand, le français et l'arabe dans les universités d'Augsbourg, de Toulouse, de Freiburg et de Madrid. En 1986, elle a soutenu une thèse de doctorat sur la poésie féminine du Moyen Age. De 1986 à 1992, elle a enseigné à l'Université d'Abidjan (Côte d'Ivoire) et, en 1992, elle a préparé une thèse d'Etat à l'université de Bayreuth sur la genèse de la littérature africaine francophone en France (1940-50).

De ce fait, ce ne peut donc pas être le même rapport que le parisien a avec sa ville qu'a le jeune africain qui y débarque. Les expressions ne sont pas les mêmes sur certains sujets même quand ils sont communs. La langue est davantage le produit de la colonisation et sert à distinguer les citoyens instruits des illettrés, chez les africains. Ceux qui la maîtrisent sont même parfois appelés les Blancs ; à contrario, cette même langue est pour le parisien un élément fondamental de sa constitution. On dirait même, pour reprendre un truisme bien connu en Afrique francophone, « *un parisien c'est celui qui parle français* ».

Comme nous l'apercevons à travers ces quelques éléments, le clivage entre centre et périphérie est donc perceptible et réel. Il permet aussi de différencier les auteurs français des auteurs africains car ces derniers sont porteurs d'une double culture. Il est certain que tous les auteurs africains n'ont pas, à travers ce *regard périphérique*, la même vision de Paris.

Bernard Dadié par exemple, aura une vision très particulière et cela s'illustrera dans *Un Nègre à Paris* par une description originale de la société parisienne. Cette originalité sera, comme nous le montrerons plus loin, le fruit de l'utilisation d'un langage cultivé, objectif et critique à la fois. En parlant des origines des Parisiens, le narrateur dit : « *Les Gaulois de Paris seraient des agriculteurs et bateliers formant une corporation de navigateurs ayant pour devise un vaisseau et des mots latins (Fluctuat nec mergitur)* » (P.31)

Du coup, va s'ouvrir pour lui, une période d'incertitude et de redécouverte d'une langue et d'une culture qu'il pensait maîtriser en partie. Ce faisant, il apprendra néanmoins plusieurs choses Au rang des choses apprises, il y a bien sûr la géographie, l'histoire, les mœurs de Paris, ville à laquelle il a rêvé. Tanhoé Bertin va se familiariser avec l'image du Paris

réel. Mais il va aussi s'apercevoir que cette image était truffée d'erreurs et de faussetés. Confronté aux réalités de la métropole, le Paris rêvé de ce jeune, conditionné par les lectures et l'école coloniale, deviendra un autre Paris, plus réel, moins idéalisé.

Cette image se transformera en un regard nouveau, un regard périphérique. Certains éléments, certaines réalités seront complètement différentes de ce à quoi il avait pensé, en quittant son village. Ce nouveau regard est amplement véhiculé par le personnage *d'Un Nègre à Paris* de Bernard Dadié. Le héros, possédant la meilleure culture générale et sans doute la meilleure connaissance de Paris, va se jouer de ses symboles. Le 14 juillet, jour de la fête nationale et aussi jour de la prise de la Bastille est ainsi tourné en dérision :

« (...) Et depuis ce jour, la parisien fête sa liberté recouvrée. Voulant toujours servir d'exemple, il aime qu'on assiste à son 14 juillet, il veut qu'on sache qu'il a été lui aussi la chose de ses rois et qu'à force de patience, de labeur, d'efforts il s'est retrouvé » (P. 28)

Pour les africains francophones en général, Paris est le centre du monde. Cela est déjà vrai avant les indépendances des anciennes colonies françaises. Or, Paris exerce sur ces colonies, une autorité politique économique et culturelle de toute rigueur. Les conditions d'émancipation des peuples colonisés sont presque inexistantes. Malgré tout cela, les romanciers de l'époque coloniale rêvent encore et toujours de Paris.

Leur louange de Paris se fait même parfois au détriment de leur propre continent, et entraîne de leur part un regard négatif sur leur pays. Dans un dialogue profond qu'il a avec sa bienfaitrice Madame Brigaud, Kocoumbo dit ne pas pouvoir retourner chez lui en Afrique parce qu'il veut apprendre à travailler comme les français, et ainsi, ne pas grossir le nombre d'illettrés de son village :

« J'ai eu plusieurs fois la tentation de retourner chez moi pour vivre tranquillement heureux ; mais quelque chose m'empêchait de suivre mes sentiments. Cette force qui me retient, je crois savoir d'où elle vient. (...) C'est simple, la France m'a émerveillé par le travail qu'elle a fourni, un travail dont je n'avais pas la moindre idée quand j'étais chez moi. Lorsque j'ai compris que toutes ces réalisations qui font partie de votre vie quotidienne sont le fruit du savoir de l'homme et de ses pénibles recherches, surtout lorsque je me suis rendu compte que ce savoir a été atteint par de longs efforts, j'ai vu avec précision les vides et la faiblesse de l'Afrique. Quand je calcule que sur cent personnes, il y a cent ignares calfeutrés dans leur brousse et leurs cases, qui rampent dans l'ignorance... »²¹

Malgré cette admiration et la reconnaissance de toutes les qualités de la France, Paris reste aussi, et nous le rappelons, le lieu symbole de l'humiliation, de l'asservissement et des souffrances de leurs peuples. C'est une ville impériale, comme le sont les villes capitales des pays ayant bénéficié d'une part du gâteau lors du Deuxième Congrès de Berlin²². Et en tant que telle, elle définit et impulse la politique de sujétion des régions qu'elle colonise.

Seulement, même si elle opprime, elle conserve un pouvoir de séduction, qui, à l'évidence, ne laisse pas indifférent les populations africaines. C'est donc aussi son côté attrayant qui existe aussi dans l'esprit des écrivains africains. C'est sans doute pour cette raison que notre romancier pousse son personnage vers cette ville qui « *ne doit pas être une ville comme toutes les autres* » (P.77), car mû lui-même par le souci de découvrir et de connaître, l'auteur a *envoyé* son héros (Tanhoé Bertin) à Paris. Il espère par là être le guide de son peuple vers la modernité.

Cela permettra à cet auteur de s'exercer à un travail d'ethnologie sur la vie parisienne, chose qui va aller à contre-courant d'une autre ethnologie, habituellement réalisée par le *Blanc*, sur l'Africain.

²¹ GÉRARD, Aké Loba, Op. Cit, P.154.

²² La conférence de Berlin, qui s'est tenue de novembre 1884 à février 1885, fut organisée par le chancelier Bismarck afin d'établir les règles qui devaient présider à la colonisation de l'Afrique.

2. L'ethnologie à rebours ²³

Ce concept désigne le renversement de situation auquel se livre par exemple Bernard Dadié dans son œuvre *Un Nègre à Paris*.

Habituellement, c'est le colon qui se penche sur les caractéristiques ethnologiques et anthropologiques de l'Africain pour diverses raisons liées à la situation coloniale. Mais ce qui est inhabituel, c'est lorsqu'un écrivain décide, comme le fait Bernard Dadié, de visiter la ville de Paris en essayant d'y faire œuvre d'ethnologue, par la peinture du portrait du parisien.

Pour le héros d'*Un Nègre à Paris* : « *le parisien est un être exceptionnel ; un individu qui au plus fort de ses rêveries, ne perd jamais les pédales* ». (P.165) En arrivant à Paris, Tanhoé Bertin doit s'accommoder de Paris. A chaque rue, à la faculté, dans chaque endroit où notre héros se rend, il doit combiner avec un parisien. « *Ils sont cinq millions* » dit Tanhoé (P.52), et à ce nombre, il serait difficile de ne pas les croiser en chemin. Le parisien tient à sa ville et « *pour rien au monde (il) n'accepterait de voir Paris changer de visage, d'habitudes, de comportement* » (P.166)

Cet auteur dit, en parlant des relations hommes-femmes à Paris: « *L'homme tire-t-il à lui toute la couverture, la femme donne alors la parole à ses casseroles. Son fond Wisigoth revient à la surface.* » (P.47)

Les exemples comme celui-ci, où le narrateur analyse les comportements sociaux des parisiens, sont extrêmement nombreux. Ces deux procédés, le regard périphérique et l'ethnologie à rebours, en se conjuguant, vont donner à l'œuvre de Bernard Dadié une force et une singularité exceptionnelles. Ce regard permettra en outre de mettre en

²³ STÄDTLER, Katharina, *op.cit.*

scène, de façon assez claire, l'altérité du *Noir* et par contraste, celle du *Blanc*.

3. La mise en scène de l'altérité de l'étranger

La description du Parisien offre au protagoniste du roman la possibilité de réfléchir à son altérité et à celle du *Blanc* en général.

Le couple descriptif parisien / colon Blanc offre, aussi bien au héros qu'à son auteur. L'intention de cette démarche, est, outre d'inscrire ces réalités humaines que sont le colon et le parisien, dans le cadre géographique qui s'offre à notre jeune personnage, mais surtout à lui-même, en tant que *Autres*. L'*Autre* étant bien entendu, l'individu autre (par sa race) de celui qui écrit ; c'est-à-dire le Blanc.

Le protagoniste d'*Un Nègre à Paris*, va donc faire sienne cette conception d'être humain différent de *l'Autre*, le colon ou le parisien. Ainsi, nous verrons comment Tanhoé Bertin va avoir un regard différent sur le parisien. Par exemple, il ne s'embarrasse pas pour dire qu'il n'y a entre le parisien et lui aucune consanguinité. Ce dernier n'est pas son ami et, le moins qu'il veut pouvoir faire en allant à Paris, c'est d'effrayer le parisien : il annonce d'ailleurs à un interlocuteur fictif avec qui il *dialogue* tout au long du roman, qu'il va profiter de son séjour pour poser son regard méchant sur le parisien et sur sa ville :

« *J'aurai bien voulu, si cela était faisable, emporter avec moi tes yeux pour qu'ils voient ce que je vais voir, car je vais là-bas ouvrir grands les miens... je les ouvrirai si grands que les parisiens auront peur. Je vais les effrayer. Je tiens à les effrayer par ces yeux grands ouverts, cherchant à tout capter et j'ouvrirai aussi mes pores et tout mon être...»* (P. 8)

Est-ce par pure fantaisie que l'auteur fait de son personnage un ambassadeur impavide ? Pire même quelqu'un de menaçant ? Nous ne

pensons pas, car en choisissant d'aller chez l'Autre avec l'intention de l'effrayer et de ne pas se laisser dominer, il adopte à n'en point douter, une attitude de révolte politique et sociale vis-à-vis de l'ordre établi par Paris dans ses colonies. C'est comme s'il voulait absolument inverser le schéma victime, ou colonisé (noir) - bourreau, colon (blanc). En optant ainsi, un choix que d'autres romanciers africains postcoloniaux suivront, ce n'est pas seulement à un renversement de rôles que l'auteur s'aventure, mais également à une reconsidération du colonisé par le colon.

A travers cet exemple, nous comprenons donc que cette représentation de Paris est aussi l'occasion de s'exprimer de manière détendue et libre sur le l'Autre, c'est-à-dire le Blanc. Nous nous devons aussi de reconnaître que, la représentation de Paris par le romancier africain francophone, apparaît aussi comme la seule possibilité de s'exprimer sur une situation réelle vécue par les populations africaines pendant la colonisation : l'assujettissement de l'africain par le colon français. Ne pouvant exprimer leur contestation, ni par voie politique, ni par aucun autre moyen, l'écriture était donc le moyen adéquat, en mettant en scène l'altérité du Blanc, de mettre en valeur leur propre altérité culturelle, humaine.

Cette altérité apparaît dès le début, quand Tanhoé Bertin, alias Bernard Dadié, est dans l'avion qui le transporte à Paris, il s'écrie : « *Oui, moi aussi je pars pour Paris, Messieurs ! Et cela me classe. Je suis le seul Nègre parmi tant de voyageurs blancs.* » (P.21)

Nous voyons donc que le mythe de Paris, qui a véhiculé une image embellie et attractive, a eu un impact fort dans l'esprit des auteurs africains.

La capitale française était donc perçue comme étant le lieu d'existence de tous les signes de la civilisation, de la liberté d'expression, des arts, de la

culture... Cette influence a été certes assez forte chez beaucoup d'intellectuels et d'écrivains africains mais avec le temps, il y a eu une évolution qui a permis à des auteurs comme Bernard Dadié, dans *Un Nègre à Paris* de prendre des distances par rapport à ce mythe.

CHAPITRE II-

LA PARTICULARITÉ DE LA DESCRIPTION

DE PARIS DANS L'ŒUVRE DE

BERNARD DADIÉ

Tout au long de l'œuvre, le narrateur d'*Un Nègre à Paris* jette sur la vie parisienne un regard bien particulier. Faisant preuve de réalisme, il décrira les personnes rencontrées, les éléments urbains ou naturels, les phénomènes de la vie sociale...

Ces descriptions seront faites, assez souvent, de manière sommaire. Tous ces passages descriptifs ne contiennent pas les détails qu'on pourrait trouver dans des textes qui voudraient décrire la réalité telle qu'elle apparaît ; il n'y a généralement que la dénomination de la personne ou de la chose décrites, le reste étant soit un commentaire, soit un jugement...

L'explication pourrait en être la suivante : le fait réel en lui-même (la chose décrite) n'est pas ce qui semble être le plus important ; ce n'est qu'une occasion pour introduire des commentaires, des réflexions, des avis... certes ce que voit le narrateur, Tanhoé Bertin, a son importance puisqu'il s'agit d'un voyage de découverte, d'autant plus qu'il dit, au tout début du livre : « *Je vais voir Paris, moi aussi, avec mes yeux* » (P.01). Mais ce qui est encore plus important, c'est ce qui est dit de la chose décrite ; c'est le commentaire qui suit ou précède l'objet décrit qui apparaît comme étant l'essentiel de l'information. Et là, réside la force de la description. En plus du fait décrit, une analyse profonde est réalisée, faisant allusion, chaque fois, soit à la philosophie, soit à la sociologie, soit à la psychologie, soit la politique, soit à la religion... Par ailleurs, si le regard est effectivement important pour décrire ce que l'on voit, le narrateur précise qu'il y a aussi une autre façon d'entrer en contact avec la vie parisienne, c'est d'y entrer avec le regard intérieur, avec l'être :

« *...car je vais là-bas ouvrir tout grands les miens...je les ouvrirai si grands que les Parisiens en auront peur. Je vais les effrayer. Je tiens à les effrayer par ces yeux grands ouverts, cherchant à tout capter et j'ouvrirai aussi mes pores et tout mon être...* » (P.08).

Nous pourrions se demander si ce voyageur a vraiment l'intention d'effrayer les gens ; cela ne semble-t- pas être, pour lui, une façon de dire : je vais les effrayer par ce que je vais dire, par le jugement que je vais porter...

Il y a, enfin, dans ces descriptions, un jeu constant de va et vient entre Paris et l'Afrique, tantôt pour souligner des différences, tantôt pour mettre en valeur des points communs. L'humour et l'ironie sont aussi très présents dans l'œuvre.

1.1 La description des personnes

Dans le cadre de cette description de la ville de Paris, la description des personnes tiendra une place importante. En effet, le voyage réalisé par le narrateur le conduira à croiser les habitants de la ville et à observer leurs façons de vivre et de se comporter.

Ces descriptions seront celles de personnes individuelles ou celles de groupes mais à chaque fois, ça sera pour lui une occasion de faire un commentaire, de tenter une explication.

1. Les Parisiens

Il est important de noter, parce que cela peut être le message central du roman, que la première chose que le narrateur décrit, en arrivant à Paris, c'est la population qu'il voit : *« je suis à Paris, je foule le sol de Paris. Je regarde, partout des Blancs ; des employés blancs. Nulle part une tête de Nègre. C'est bien un pays de Blancs. »*. (P.25)

Il est utile de remarquer que cette description, où l'on ne voit que la couleur blanche, celle des habitants de Paris, et aucune couleur noire, paraît

être dérisoire, semble être une Lapalissade, tellement il est normal de trouver des Blancs à Paris.

C'est pour cela que la lecture qui pourrait être faite de ce passage est la suivante : Ce message voudrait dire aussi : à Paris, il y a des Blancs et moi (le Nègre) je retournerai au pays, je ne m'installerai pas en France, puisqu'à la fin du voyage et du livre, Tanohé Bertin dit : « *Moi aussi il faut que je parte...* » (P.216)

Ce qui pourrait se cacher derrière cette déclaration, c'est peut être une autre déclaration, sous-entendue, cette fois, un non-dit capital: en parlant de l'Afrique, le Blanc, en y arrivant aurait du dire la même chose, de manière inversée : « *...partout des Noirs. C'est bien un pays de Noirs.* » ; *Et le Blanc aurait du, lui aussi, dire : « Moi aussi, il faut que je parte ».*

Nous voyons donc que l'auteur de ce roman semble vouloir montrer, à travers ces passages, qu'il se démarque de l'image idéalisée que se sont fait d'autres auteurs de la ville de Paris.

Parmi les nombreuses choses qu'il constatera, il y a aussi le nombre de ces habitants : « *A nous seuls, nous avons plus de drapeaux que les cinq millions de parisiens.* » (P. 29).

A un autre moment, la population est comparée, à cause du nombre, à une population de fourmis: « *Une fourmilière. Quand on rencontre les gens dans le rues...l'on pense qu'il n'ya plus personne dans les maisons.* » (P.52)

Il y a là, bien entendu, une référence à la quantité mais aussi peut être au travail, à la force du labour collectif, au mouvement inlassable du travailleur...

2. Le parisien

Avant même son départ, le narrateur parle du Parisien en ces termes : « *Ce que le Parisien admire le plus, m'a-t-on dit, c'est le ton,...* » (P.19)

Au réalisme de la description vient se greffer la cause, qui, elle, tient plutôt du jugement:« *...parce qu'il (le Parisien) se prendrait pour le diapason donnant le « la » en toutes circonstances.* »(P.19)

En parlant de l'énergie des Parisiens, le narrateur dit « *Ils ont du soleil en réserve, aussi trottent- ils dans un bruit continu de houle.* » (P.26)

Ce déplacement est commenté de la façon suivante, si ce bruit venait à s'arrêter : « *Le Parisien croirait que le monde a cessé de tourner si une nuit, ou un matin, il n'entendait plus ces bruits.* » (P.26)

C'est bien entendu sur ce commentaire que veut insister le narrateur pour montrer la forte présence du bruit dans la ville et son caractère « naturel ».

A un autre moment, lors de l'acquisition d'une habitation, c'est la vie familiale et sentimentale qui est évoquée, dans ce qu'elle a de plus douloureux :

« Dès que le Parisien a un appartement, il en cherche la surface, puis celles qu'occuperont la table, le buffet, l'armoire, tel ou tel tableau. [...]A force de porter sur soi la règle et le compas, d'établir un budget à un centime près, de calculer sans cesse, le Parisien est arrivé à s'isoler des autres. La solitude est donc telle dans cette ville que... » (P.180)

Un autre fait, en relation avec une caractéristique du Parisien : « *Il n'y a rien que le Parisien ne pèse.* » (P.177) n'est qu'un moyen de faire un long commentaire sur la vie politique française : « *Cette attitude (peser) se sent jusque dans les gouvernements dont les lois sont pleines d'exceptions...* » (P.177)

Le Parisien est décrit aussi comme se considérant de manière très importante :

« *Donc avoir un enfant sans être marié est mal vu. [...] Dans un pays où l'on a mille moyens pour qu'une telle « erreur » ne vous arrive, n'en point user c'est prouver qu'on n'est pas dans le ton, à la hauteur des événements, au niveau des autres... Or le Parisien n'aime pas cela. Il n'aime pas qu'on se montre en retard sur quoi que ce soit. N'est-il pas le cerveau du monde ?* » (P.34)

Parmi les nombreuses descriptions du Parisien, il est possible de remarquer des contradictions, comme par exemple l'attitude envers les femmes : « *Des êtres étranges qui pour se déclarer leur amour, s'envoient des fleurs, et ne répondent jamais à une invitation sans apporter à la maîtresse de maison, des brassées de fleurs.* » (P.43)

Et toujours à propos des femmes : « *Le Parisien si courtois n'est pas toujours aimable avec les femmes.* » (P.70)

En fait, le narrateur reconnaît lui-même l'existence de ces contradictions, puisqu'il dit, en parlant du Parisien :

« *Il est un tissu de contradictions. [...] Cet être qui poussé à bout, sort avec fracas de ses gonds et tranche des têtes augustes, aime les herbes, les arbres, les sources, marcher pieds nus, courir dans la broussaille. [...] Il a en outre un amour maladif pour les fleurs à l'entretien desquelles il consacre des sommes énormes. Ce qu'il ne donnerait pas un mendiant, il l'accorderait sans hésitation lorsqu'il s'agit de fleurs.* » (P. 42)

D'ailleurs, un peu plus loin, il reconnaît cela: « *Et c'est pour cela que les jugements qu'on émet sur lui sont si contradictoires.* » (P.43).

3. La parisienne

La description des personnes concerne aussi les femmes ; les références à la féminité sont assez nombreuses.

Dans les règles observées lors des salutations entre hommes et femmes, le narrateur constate la chose suivante :

« L'étiquette commande que la femme, la première, donne la main lorsqu'on la salue .La plupart d'entre elles se contentent de répondre de la tête. [...] Certes les femmes mariées portent un anneau, mais elles éprouvent un malin plaisir ou à ne pas toujours le porter ou à se ganter. Partout les mêmes, les femmes ! [...] En cela, elles ressemblent aux nôtres. »(P.81)

Nous voyons dans ce passage, non seulement que le narrateur connaît bien les comportements des citoyennes parisiennes (les habitudes qu'elles ont, les règles qu'elles devaient suivre...) mais aussi qu'il en profite pour parler des femmes africaines en mettant en valeur les similitudes qui existent entre elles et les Parisiennes. A un autre moment, le narrateur montre la place importante que tient la femme dans la société :

« L'homme instruit par des siècles de contact, d'expérience, a pour la femme des égards tels qu'elle rentre toujours les dites épines. [...] Elle est si délicate, si « fleur » que pour la saluer, les hommes prennent mille précautions. [...] Quoi qu'on dise, comme la fleur, la femme joue dans ce pays un rôle prépondérant. A l'exemple de la fleur sur la table, sur le rebord de la fenêtre, elle distille lentement son parfum, son influence. Et cette emprise est telle qu'un homme interrogé, interrogera du regard sa femme, qui tient les cordons de la bourse. » (P. 46)

Mais très souvent, les descriptions qui sont faites de la femme portent surtout sur leur aspect physique et leur coquetterie : « *Paris a contaminé la Parisienne qui se touche constamment les cheveux, se regarde dans les vitres, les glaces.* »(P.101) « *Elles ont plusieurs manières d'arranger leurs cheveux. Il y a celles qui les attachent en touffe derrière la tête-la queue de cheval-celles qui les relient par un nœud...* »(P.102)

L'allusion classique à l'âge des femmes est aussi citée, avec cependant une certaine complicité de la part du narrateur envers la Parisienne:

« Chez les femmes, ces outrages du temps sont moins visibles, parce qu'elles luttent avec acharnement contre l'usure en comblant toutes les heures les sillons que le temps creuse sur leurs belles joues. Elles sont si habiles dans l'art de maquillage qu'il n'est pas toujours facile de donner un âge à une femme. Et leur étiquette sur ce chapitre est très sévère. C'est faire preuve d'un manque total d'éducation que de demander à une femme, l'âge qu'elle peut avoir. La femme a l'âge de son cœur ! Si à 50 ans, le cœur bat comme à 20, c'est qu'elle a 20 ans ! [...] Cachez votre âge, femmes ! Les fleurs que vous êtes ont un parfum et jamais d'âge. » (P.190)

Il y a aussi une association entre la femme et la ville de Paris, qui devient un jardin ; association qui montre les beaux aspects de ces deux éléments :

« Ce que les Parisiens ont d'admirables, ce sont leurs yeux, surtout les femmes ; des yeux clairs aux regards tantôt durs, tantôt veloutés, des yeux par lesquels vous croyez pouvoir lire en elles...des yeux qui semblent constamment regarder l'Arc –de –Triomphe, symbole de ce qu'ils appellent le miracle français, ce miracle qui fait de Paris une seconde patrie pour tout homme. Et ces femmes se font belles pour faire de Paris un beau jardin, un jardin unique au monde par les agréments qu'il offre. » (P.171)

Ce couple femme / Paris est présenté comme étant une des causes de l'attrait de cette ville, de son caractère unique et de sa fonction de seconde patrie.

En plus de la description des personnes, le narrateur promène aussi son regard sur le groupe, la foule...

4. Les gens de la rue

La description qui suit est riche de détails réalistes et porteuse d'un commentaire philosophique, proche aussi de l'ironie :

« Des boîtes aux lettres le long des routes et des bancs pour s'asseoir et des arbres donnant de l'ombre. Les cafés sont tous pleins. D'hommes seuls, de couples, de demoiselles. [...] On a été au téléphone ; on en est revenu, et toujours rien hormis le temps qui s'écoule. Comment tuer le temps ? [...] Du haut en bas de l'échelle sociale, c'est un plaisir de tuer le temps. [...] Mais lui, (le temps) il se rit de toutes les bravades, depuis le temps qu'on le tue, s'il était mortel, il y a belle lurette qu'il n'y aurait plus de temps. Toute sa force est de se savoir hors de la portée des hommes. »(P.73)

A propos des passants, le narrateur use d'une certaine forme d'humour :

« Les piétons sont les plus pressés. Après tout, ne sont-ils pas en nombre ? Il faut les voir se faufiler à travers les voitures et s'arrêter tout d'un coup. N'auraient-ils pas des ressorts dans les jambes, ressorts remontés chaque matin ? » (P.26)

Dans plusieurs passages, il y a une référence à la population parisienne pour montrer l'importance du nombre d'habitants : *« A nous seuls, nous avons plus de drapeaux que les cinq millions de Parisiens. » (P.29)*

Le narrateur est frappé aussi par présence humaine dans les rues : *« On se croirait en plein jour, et la foule, si dense, l'animation si intense qu'une pierre jetée en l'air, en tombant, ne toucherait pas le sol. » (P. 36)*

Ce qui attire son attention, c'est aussi la force de cette communauté
solidarité interne :

« Tout le monde ici est sur scène, et joue un rôle, du savant caché dans son laboratoire à dépister les maladies à la petite étoile jetant sa lueur naissante sur les habitués des caves. Les morts sont mobilisés dans cette grande compétition pour tenir la main aux vivants, car l'on pense certainement qu'ils auraient pu faire plus. Et si Paris est imprenable, il le doit à cette conjonction des forces. Rameurs dans le voilier d'antan, les Parisiens sont devenus les pistons du grand navire de ligne qu'est devenu le Paris d'aujourd'hui ! Et afin qu'aucune illusion ne se fasse sur cette entente absolue de cinq millions d'individus aux rêves divers, on a autour d'eux dressé une barrière de mains qui se prêtent les une aux autres, « partout où besoin et où sera » » (P. 52)

Cette solidarité est répétée, plus loin, avec autant de détails mais cette fois avec l'apparition de traits contradictoires :

« J'entends souligner le lien étroit entre le Parisien d'hier et d'avant-hier. Ils se donnent la main à travers le temps. Et c'est tout ça qui rend Paris imprenable. Il faudrait pour prendre Paris, prendre avec lui ,les cinq millions de vivants ,les pierres, les monuments, les égouts, les pots de réséda sur le rebord des fenêtres, le cerceau des enfants, le tic du garçon de café, la colère de la bonne ,les frites, la marche sautillante, le doux repos de la Seine, est-ce que je sais, et en plus les millions de morts que la ville contient et qui la rendent si bruyante et si calme ,si légère et si lourde, si riche et si pauvre à la fois. » (P. 55)

La richesse et l'originalité de cette description vient du fait que sont énumérés, les uns à la suite des autres, des éléments très variés ; et cela a de quoi surprendre tout en embellissant le texte.

Par ailleurs, l'importance de la foule, la nécessité des rencontres, amoureuses et autres, sont mises en valeur aussi par les problèmes de solitude :

« Paris donc manque de chaleur, et je comprends que les amoureux soient si nombreux. Dans nul pays au monde la solitude ne pèse autant qu'ici, où tout, jardins, ombres, indifférence des passants, favorisent les effusions. Paris est mortel à l'homme sans liaison, aussi les couples sortent-ils ensemble, en se tenant par les bras, et les amis en groupe. Et la femme seule, l'homme seul, n'ont pas l'allure dégagée, joyeuse des premiers. Ne pas être aimé à Paris est une catastrophe. » (P. 99)

Enfin, il y a, dans l'observation de la foule, l'occasion pour le narrateur, de constater ce qui est identique avec l'Afrique et qui pourrait constituer le fonds commun à l'humanité :

« Sous leur dure carapace, ils demeurent des hommes comme nous, emportés par le tourbillon du temps vers on ne sait quel destin. Ils croient au ciel tout en craignant la mort. Ils regardent leurs femmes, leurs enfants, leurs amis et se disent, tout comme nous, qu'il faudrait un jour quitter tous ces êtres chers ; [...] Ils ont seulement d'autres habitudes. Je ne vois guère ce qui les sépare fondamentalement de nous. Je ne cherche que cela depuis mon arrivée dans ce pays. Je rencontre partout des hommes comme nous : bavards, timides, audacieux. Je les regarde manger, rire, converser, boire, discuter, courir, s'arrêter, rêver, s'aimer. Je comprends davantage la vanité des barrières sur lesquelles nombre de gens sont si à cheval. » (P. 140)

Toujours dans ce registre de la comparaison, qui permet aussi au narrateur de montrer une certaine admiration pour le peuple Parisien, il dit :

« Y a-t-il au monde un peuple aussi discipliné que le peuple de Paris ? Des hommes dont les ancêtres jetèrent bas une prison fortifiée, dont les aïeules marchèrent sur Versailles pour en ramener un roi et une reine, font calmement la queue, sans bruit aucun pour attendre le bus, le métro, entrer au cinéma, dans un restaurant, payer à la caisse. [...] Des regards que j'ai vu jeter à des femmes prouvent que les hommes sont partout les mêmes. Sensibles à la richesse de la poitrine, au velouté du regard, à la couleur de la peau, au parfum, au charme de la voix. » (P. 184)

Il faut aussi constater l'emploi du terme « peuple » qui montre que Paris représente le France.

Cette analyse de la population parisienne permet en outre de montrer la différence qui existe entre le Parisien à Paris et le Parisien à l'étranger, en Afrique notamment :

« Ces Parisiens nous gardent, intacte, l'affection que leurs ancêtres avaient pour nous du temps où la mode était que chacun eût son négrillon. C'est vraiment un plaisir pour eux de nous recevoir. Mieux, ceux, qui, chez nous, n'auraient jamais osé nous inviter à leur table, ici, sont les premiers à le faire. Ils veulent prouver publiquement leur largesse d'esprit [...]. Le climat de Paris a un effet spécial sur les mentalités et les gestes. Lorsque je dis à un Parisien que le comportement de tel ou tel, loin de chez lui, diffère de son attitude à Paris, il ouvre de gros yeux en se demandant si le soleil ne m'a pas complètement tourné la tête. Hors de ce pays, des individus deviennent des torrents furieux. [...] Le

grand espace doit les étourdir tout comme nous nous sentons bornés dans ces maisons sans cour ni horizon. Paris nous comprime. » (P. 182)

Il y a aussi dans ce dernier passage, la référence à l'impossibilité pour le narrateur de vivre à Paris ; ce qui va justifier en partie son retour au pays.

La description des personnes et des groupes s'accompagne aussi de la description des éléments urbains (moyens de locomotion, monuments, fêtes...)

1.2. La description des éléments urbains

Plusieurs éléments ont été décrits pour montrer la nature urbaine de Paris dans le roman *Un Nègre à Paris* de Bernard Dadié.

1. Le métro

Le narrateur, qui a eu le loisir de se promener à Paris de long en large, a été séduit par le métro :

« De toutes les clartés de Paris, seul le métro m'a ébloui. [...] Il faut vraiment être Nègre de pure souche pour n'admirer à Paris que le métro, cette gigantesque toile d'araignée souterraine prenant Paris dans tous ses rêts, représente pour moi l'image des hommes obscurs qui ont bâti les merveilles que nous admirons. Ils les ont construites à la sueur de leurs fronts, et sur aucun monument ne figurent leurs noms. » (P. 83)

Cette séduction s'explique par l'immense travail qui a été déployé pour sa construction et par l'anonymat des ouvriers. Cela montre que le narrateur ne voit pas que l'apparence des choses mais s'intéresse aussi à la prodigieuse force humaine qui est derrière ces ouvrages. Il ne se prive d'ailleurs pas de faire le reproche aux gens parce qu'ils oublient cela.

Dans le passage suivant, il ya une personnification du métro qui le rend encore plus important :

« L'essentiel pour l'usager est que le métro soit là, à l'heure. Si l'on peut flâner par les grands boulevards, c'est parce qu'il y a le métro qui se lève avant le jour et se couche bien longtemps après lui. Ce réseau fait de couloirs, d'escaliers roulants, de montées et de descentes, de stations, est un enchevêtrement de lignes menant à tous les coins de Paris. C'est dans le métro que l'on saisit le plus le rêve prodigieux du Parisien d'être le roi de ses machines, de se faire porter par elles, d'avoir le droit de paresser, de jouir de la vie parce qu'il s'est substitué à lui les machines, sa fièvre de gagner du temps, même sur demain. Il faut ici être en éveil constant : ne jamais se laisser distraire ni surprendre : le métro n'attend pas. » (P.83).

Le métro est pour les parisiens un compagnon quotidien fidèle que chacun s'est approprié :

« Dans les rues, on se presse parce qu'il y a le métro à prendre (...) c'est dans le métro qu'on saisit le plus le rêve prodigieux du parisien d'être le roi de ses machines, de se faire porter par elles, d'avoir le droit de paresser, de jouir de la vie parce qu'il s'est substitué à lui les machines... » (P.84)

Dans cette longue réflexion, nous comprendrons toute l'étendue de la complexité du métro et les difficultés d'usage pour le jeune africain qui débarque à Paris : *« Lorsque tu viendras à Paris, dans ce Paris qui vit sous terre, à circuler dans le métro, achète-toi aussi un guide. [...] Muni de ce plan, perds-toi dans les dédales de couloirs et de flèches, de plaques indicatrices et de coulées humaines, de sens interdits, de montées de descentes [...] » (PP.50 et 51)*

Malgré ces difficultés d'usage, cet élément nouveau est apprécié du jeune africain. Il lui reconnaît un côté pratique dans le transport des personnes. C'est un lieu des rencontres et surtout de familiarisation avec les habitants de la ville :

« [...] n'empêche, dans les couloirs et les voitures, on coudoie beaucoup de monde pour se faire une idée exacte de la vie à Paris. Je dirai même que pour connaître le parisien, il faut l'aborder dans le métro, soit qu'il se rende à son travail, soit qu'il en revienne » (P.197).

Nous voyons à travers ces exemples que pour être en harmonie avec la ville il faut s'habituer au métro : *« Qui n'aime pas le métro, n'aime pas*

Paris. Car, Paris respire, tousse, vomit, avale, résiste et se rebelle par le métro, qui est à la fois sa bouche, ses poumons, ses artères, ses veines, son cœur ». (P.89)

Enfin, ce moyen de locomotion est aussi un lieu, un espace où peuvent se tisser des liens entre les gens : « *le renseignement dans le métro est plus facile à obtenir et je comprends que tant d'amours y naissent.* (P.38).

2. La ville et les maisons

Dans plusieurs passages est montrée la grandeur de Paris : « *...la vie d'une cité qui se veut grande et belle.* »(P. 36). Cette immensité semble déjà poser problème aux étrangers : « *La ville est si immense que chacun la compare à un océan et dit du Parisien qu'il sait nager, tant il a acquis l'habitude de passer habilement entre les nombreux récifs contre lesquels bute l'étranger.* » (P. 165).

D'ailleurs, le narrateur reconnaît, à la fin de son voyage que : « *Visiter Paris n'est pas une petite besogne. Rues, avenues, faubourgs, impasses, boulevards, quartiers, chacun a un visage, ses habitudes, une histoire. Des hommes depuis des siècles s'y relaient en laissant des traces.* » (P. 200)

En plus de la description de la ville, il ya aussi la référence aux habitations. Les habitations sont décrites de façon subtile : elles sont, elles aussi, personnifiées et bénéficient même du statut qui est celui de Paris, par le biais de la métaphore: « *On trouve ici des maisons si sérieuses d'aspect qu'on dirait qu'elles ont conscience de ce qu'elles sont ,ou représentent. Elles sont de Paris .Elles sont Paris* »(P.27)

Le regard du narrateur d'*Un Nègre à Paris* est sans cesse renouvelé par le côté esthétique des éléments qui composent cette ville ; son envie de savourer cette beauté croît au fur et à mesure qu'il s'installe dans la ville de son rêve. D'après lui, Paris est une ville imprenable: « *Paris, par la construction de ses maisons collées les unes aux autres, par ses nombreuses rues ne se coupant jamais à angles droits, est une ville qu'on ne peut enchaîner. Cela se sent de prime abord. C'est son premier air.* » (P.27)

Cette rencontre est physique ; il découvre une ville immense dans sa matérialité : Aucune construction (immeuble, palais et château) n'est semblable aux maisons de son village: « *C'est vraiment beau tout ce que je vois ici... architecture, transports, confort, hygiène, ordre, activité, tout est sur un plan supérieur à celui de l'Afrique, tout est sur un rythme affolant comparé aux choses africaines.* » (P. 43)

Mais il montre aussi que cette ville est accueillante avec les étrangers puisqu'elle leur permet d'y avoir leurs propres quartiers : « *Dans cette ville tentaculaire, chacun se trouve chez lui, parce qu'il vit dans un milieu à lui, fait à l'image de chez lui. L'étranger s'installe à Paris avec toutes ses habitudes et ses mœurs ...* » (P. 170)

Elles deviennent très importantes grâce au commentaire élogieux qu'en fait le narrateur.

3. Les drapeaux : Signe de fête

Dans ce passage, le narrateur, en parlant de la fête du 14 juillet, compare ce qu'il voit à Paris à ce qui existe en Afrique du point de vue des signes du patriotisme :

*« C'est le 14 juillet, ai-je dit .Et pourtant peu de drapeaux. Les édifices publics en arborent ; les rues, les boulevards, les magasins, ont gardé leur visage de chaque jour. Sans drapeau. Devant cette retenue, la débauche de drapeaux chez nous me paraît scandaleuse. Le patriotisme consiste à hisser un drapeau à sa fenêtre. Les rues, les arbres, la gare, les édifices administratifs, les maisons, les commerces, les particuliers, les pirogues, la foule...Nos femmes en ont fait, à un certain moment, des camisoles pour prouver jusqu'à quel point elles portaient Paris sur leur corps, leur cœur en étant plein. »
(P. 29)*

Il ressort de ce long passage la différence qui existe entre Paris et l'Afrique. Donc, à cet endroit, le narrateur utilise la description pour montrer ce qui sépare les deux sociétés.

1.3. Les autres éléments

Dans cette section, nous nous proposons d'analyser la description qui est faite de certains éléments divers.

1. Le souci de l'économie

Dans ce passage, le narrateur décrit longuement et de manière précis toutes les caractéristiques de l'action d'économiser du Parisien, en profitant pour montrer une autre différence entre les deux sociétés (parisienne et africaine) pour prodiguer à ses concitoyens un petit conseil :

« Or dans ce pays si l'on économise, c'est pour les vieux jours [...] Rien ne se jette et lorsqu'une chose est jetée, c'est qu'elle n'est vraiment plus bonne à rien. Je te l'ai dit, le Parisien récupère la fumée de ses usines, les eaux d'épandage. [...]Nous gagnerions à adopter les mœurs parisiennes d'économie si nous tenons à dominer la situation qui nous est faite. » (P. 11)

En plus de cela, le narrateur dit, à propos du peuple parisien : *« Un peuple économe, prévoyant qui recueille tout jusqu'à la fumée des usines. Un peuple sans résidus. Un pays où les ordures ramassées chaque matin trouvent un rôle à tenir, une fonction à remplir, une place à occuper. »
(P.56)*

Ce souci de l'économie se retrouve donc aussi chez le commerçant parisien :

« Le sens de l'économie est si aigu qu'aucun commerçant parisien ne fait cadeau d'un centime. Un centime à chaque client dans la journée, ferait pour cinquante acheteurs, cinquante centimes et par mois, mille cinq cents centimes, et par an, dix-huit mille centimes. Il calculera les intérêts de cette somme, ce qu'il pourrait acheter avec, ce que ce manque à gagner serait en dix ans. [...] Ses vieux jours, l'éducation de ses enfants, qu'il veut pousser au plus haut sur l'échelle sociale, faire d'eux ce qu'il n'a pu être, voilà ce qui lui importe. » (P.116).

2. les champs

Avant d'atterrir sur le sol français, le narrateur regarde le paysage qui s'offre à lui :

« Au dessous de nous des terrains mesurés, alignés, bien entretenus et de diverses couleurs. Les hommes de ce pays doivent teindre leurs champs, sinon comment peuvent-ils leur donner des nuances aussi diverses, aussi belles, allant du jaune roussi au vert foncé. [...] Un terrain dominé par les hommes qui marchent le niveau, l'équerre et le cordeau dans la tête ou dans les yeux. Des phénomènes, amoureux de la ligne droite bien tirée, sans bavure. Ils doivent tailler certainement les herbes. (...) Leur façon de travailler la terre montre à quel point ces hommes ne comprennent pas la vie. »(P.23)

Dans ce passage, le narrateur réussit quelque chose d'inhabituel : il est tour à tour admirateur et ironique, sérieux et moqueur.

3. La circulation

« Des autos passent qui semblent glisser, tant elles vont vite, et pas un seul coup de klaxon. C'est défendu. Chacun obéit à la règle. C'est bien défendu chez nous aussi, mais c'est un plaisir pour chacun de violer la règle, de klaxonner. [...] C'est le code de la « route-Jungle. »(P.26)

Nous voyons là une autre différence entre les deux sociétés (politesse contre le non respect du code de la route) et en même temps, le narrateur profite de cette description pour jouer avec les mots, pour créer des néologismes (comme code-jungle).

Ces mêmes caractéristiques (animation de la ville et bonne éducation des automobilistes) se retrouvent dans le passage suivant :

« L'animation augmente à mesure qu'on approche de la ville. Du monde dans les rues, les cafés, les restaurants. [...] Une circulation intense, disciplinée, les autos s'arrêtent au feu rouge, attendent patiemment le vert pour repartir. Un incessant tourbillon. » (P. 26)

Nous voyons donc que la description tient une place très importante dans le roman de Bernard Dadié *Un Nègre à Paris*.

En effet, la thématique du voyage conduit le narrateur à décrire ce qu'il voit. D'autant plus que cela répond à deux projets : voir de près un lieu qu'il ne connaissait qu'à travers ses lectures et ce qu'on lui en disait et voir un lieu rêvé et désiré. La confrontation avec la réalité amène le narrateur à constater qu'effectivement Paris est une belle ville mais qu'elle contient beaucoup de choses qui ne sont pas de son goût.

Dans ces descriptions, il y a une large place laissée à l'analyse, aux explications, aux jugements... Le narrateur n'hésitant à aucun moment à faire part de ses sentiments, de ses critiques acerbes envers la société parisienne tout en lui reconnaissant beaucoup de caractéristiques positives. En même temps, il y a une constante comparaison entre la société africaine et la société parisienne, ce qui permet au narrateur tantôt de dire que l'Afrique est en retard par rapport à la France, tantôt de montrer que l'être humain est universel et qu'il n'y a donc pas lieu d'établir des discriminations de toutes natures entre les gens de différents horizons.

CONCLUSION GÉNÉRALE

En conclusion, il est possible de dire que le mythe de Paris est très implanté dans l'imaginaire de beaucoup d'intellectuels et d'écrivains africains.

Paris en effet exerce une fascination certaine, entre autres à cause de l'influence de l'école coloniale, des images littéraires reçues à travers les diverses lectures...qui véhiculent, à plus ou moins juste titre, le rayonnement culturel, politique, idéologique de la France.

Cette fascination est telle qu'elle conduit les gens à considérer Paris comme étant effectivement le centre du monde. Cette ville devenant, dans ce mythe, un lieu auréolé, paradisiaque, sans défauts et sans problèmes... où il fait bon vivre. De là naît le désir d'aller à Paris, soit pour y effectuer un court séjour soit pour s'y installer définitivement.

D'ailleurs, certaines œuvres littéraires africaines ont véhiculé ce mythe de manière plus ou moins consciente, de façon plus ou moins forte.

Par contre, d'autres auteurs, comme Bernard Dadié par exemple, ont choisi au contraire de montrer que cette image embellie de Paris n'a pas lieu d'exister ou du moins qu'elle se doit d'être plus proche de la réalité c'est-à-dire plus modeste.

Dans cette œuvre, *Un Nègre à Paris*, Bernard Dadié montre bien comment Paris n'est pas nécessairement la ville idéalisée qu'on connaît, avec des gens sans défauts, supérieurs aux autres (les Africains notamment)...mais qu'au contraire, c'est une ville qui reste ordinaire tout en ayant des qualités indéniables.

En effet, grâce à la force et à la particularité de sa description, l'auteur a pu jeter un regard objectif, à la fois admirateur et sans complaisance, sur la vie sociale parisienne. Cela lui a donné aussi la possibilité de s'exprimer, de manière très subtile, à travers ce voyage du narrateur à Paris, sur les conditions de vie des africains durant la période coloniale. Ce regard périphérique lui a permis de réaliser un travail

d'ethnologue essentiellement sur le citoyen parisien mais aussi, en retour, sur l'Africain.

Il est important de souligner enfin que dans cette œuvre, il y a la présence d'un narrateur qui est présenté comme une personne qui rêve d'aller à Paris, qui est impatient d'y arriver, mais en même temps qui sait que ce voyage n'est que temporaire puisqu'il devra retourner au pays.

Là réside la force du narrateur (et de l'auteur à travers lui) puisque, malgré le regret de n'avoir pas tout vu à Paris et malgré aussi l'énorme emprise de Paris, résumée dans la dernière phrase du livre, la fin est une victoire contre la tentation de rester et surtout contre l'existence du mythe parisien. Cette œuvre aboutit donc à une forme de démystification de la ville de Paris.

RÉFÉRENCES

BIBLIOGRAPHIQUES

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Œuvres de l'auteur :

- DADIÉ, Binlin Bernard, *Un Nègre à Paris*, Présence africaine, Paris, 1959.
- DADIÉ, Binlin Bernard, *Climbié*, HEB, Paris, 1984.

Ouvrages critiques :

- DIEGO, de Rosa, *Les Villes de la mémoire*, Hamanitas, Québec, 1997.
- DIOP, Ousmane Socé, *Mirages de Paris*, Éditions latines, Paris, 1977.
- DURY, Juliette -Vion, *L'écrivain auteur de sa ville*, Collection Espaces Humains, Limoges, 2001.
- FONKOU, Aubin Kuietche, *La représentation de Paris dans le roman d'Afrique noire francophone : Cas de la période 1930 à 1960*, Editions universitaires européennes, 2010, PDF.
- GÉRARD, Aké Loba, *Kocoumbo, l'étudiant noir*, Flammarion, l'Université de Virginie, 1960/
- KERBRAT Marie- Claire, *Leçon littéraire sur la ville*, Presses universitaires de France, 1995
- MACFOY, Samy Pierre, *Odyssée de Mongou*, Sépia, France, 2006.

Dictionnaire :

ARON, Paul, SAINT-JACQUES Denis, VIALLA Alain, *Le dictionnaire du littéraire*, Quadrige / Puf, Paris, 2004

Essais, Etudes et Articles :

- AGERON, Charles-Robert, *L'Exposition coloniale de 1931 : Mythe républicain ou mythe impérial ? PDF*.
- CHEVRIER, Jacques, *Littérature nègre*, Paris, Hatier, 1974.
- DACHER Michèle, *Les Blancs vus par les Africains*, Lausanne, Favre, 1998.
- KESTELOOT, Lilyan, *Histoire de la Littérature Nègro Africaine*, Khathala, Paris, 1986.
- SENGHOR, Léopold Sédar, *Hommage à Maran*, numéro spécial de *Présence africaine* 1965.

Sitographie :

- STÄDTLER, Katharina, *Regards africains sur la ville de Paris*, [www.arts.uwa.edu.au/Mots Pluriels](http://www.arts.uwa.edu.au/Mots_Pluriels).